

TAUX DE L'ABONNEMENT.

Pour douze mois.....	\$1.00
Pour six mois.....	0.50
Pour les instituteurs, au an.....	2.00

PAYER D'AVANCE.

LE CANADIEN, journal politique, littéraire, scientifique, commercial, industriel et agricole, est imprimé et publié au n° 21, rue La Montagne, à Québec, et paraît les LUNDI, MERCREDI et VENDREDI de chaque semaine.

Ceux qui veulent cesser de recevoir le journal doivent en donner avis à l'administration au moins avant l'expiration du terme de l'abonnement, qui ne peut être moindre que six mois, et payer leurs arriérés, autrement ils seront considérés comme continuant un autre semestre.

LE CANADIEN

NOS INSTITUTIONS, NOTRE LANGUE ET NOS LOIS!

Éditeurs-Propriétaires J. N. DUQUET et Cie, à qui toutes lettres, envois, etc., doivent être adressés franco.

FÊTE DE CHERBOURG.

Nous empruntons au *Phare de la Manche* les renseignements suivants sur la soirée du 14 et les deux journées suivantes:

Le premier spectacle offert à nos nombreux visiteurs, et qui attire l'attention de tout le monde, a été une magnifique retraite aux flambeaux, organisée par MM. les colonels Théodore, du 18^e de ligne, et Dupuis, de l'artillerie de marine. Elle est partie du Casino des Bains de mer, et a traversé la ville pour se rendre dans l'enceinte militaire du port.

Pour le lendemain 15 août, le programme annonçait plus d'un spectacle qui ont été empêchés par les mauvais temps. Une pluie battante, qui a commencé dès le matin et a duré jusqu'à quatre heures de l'après-midi, a empêché singulièrement l'éclat que devait avoir ce beau jour. Néanmoins, à l'issue de la messe militaire et du Te Deum, auxquels assistaient les états-majors de l'escadre anglaise, maritimes et militaires, une grande revue des troupes de terre et de mer a été passée sur la place Napoléon par S. Exc. le ministre de la marine, accompagné de toutes les autorités. La pluie et le sol détrempé n'ont pas empêché cette revue et le défilé d'être superbes.

Des salves de 21 coups de canons ont été tirés le matin à huit heures, à midi et le soir par tous les navires en rade, convertis de pavots depuis les flèches jusqu'à la pomme des mâts, et par les forts et les batteries de terre.

Toute la ville était pavée de drapeaux tricolores et de drapeaux anglais.

À 7 heures du soir, un dîner de 82 convits a été donné par le ministre de la marine aux lords de l'amirauté, aux états-majors de l'escadre anglaise et aux chefs des services civils, maritimes et militaires de Cherbourg. Il a eu lieu dans le salon impérial à l'hôtel de ville, dont la splendeur était rehaussée encore par de magnifiques décorations de fleurs, de faisceaux d'armes et de drapeaux aux couleurs de France et d'Angleterre; elles commençaient au pied de l'escalier et bordaient le passage à travers les salons jusqu'à la salle du festin.

Quatre toasts ont été portés à la fin du dîner.

A. S. M. la reine d'Angleterre, par S. Exc. M. le Marquis de Chasseloup-Laubat, ministre de la marine et des colonies.

M. le duc de Somerset, premier lord de l'amirauté, lui a répondu par un toast à S. M. l'empereur des Français.

À la marine anglaise, par M. le vice-amiral Duperoy, préfet maritime.

M. le contre-amiral Dacres lui a répondu par un toast à la marine française.

Le duc de Somerset et l'amiral Dacres ont prononcé leurs discours en anglais.

À l'issue de ce banquet a eu lieu le feu d'artifice tiré en petite rade sur des pontons, à 300 mètres du rivage, par M. Ruggieri, de Paris, artificier de l'empereur. Il s'est fait un peu attendre, mais par compensation, il a été charmant.

Malgré le mauvais temps de la journée et le vent, les illuminations de la soirée étaient nombreuses et fort belles. L'hôtel de ville et les hôtels de la préfecture maritime et de la sous-préfecture, éclairés au gaz, étaient d'un éclat éblouissant. On remarquait en petite rade, à bord du *Dauphin*, la lumière resplendissante des quatre appareils électriques de M. Bazin, fabriqués dans les ateliers de l'Alliance.

Deux représentations gratuites ont été données au théâtre.

La journée d'hier mercredi a été favorisée par le bon temps, sans lequel il n'est pas de fêtes extérieures. La ville entière a été pavée, comme la veille, de drapeaux français et anglais.

À midi, S. Exc. M. le ministre de la marine, accompagné de MM. les amiraux Dupuy, préfet maritime, de l'Orléans, major-général, et de tous les chefs de service de la marine, a reçu au port militaire les lords de

l'amirauté et l'état-major de l'escadre anglaise, auxquels il a fait les honneurs d'une visite dans les principaux établissements de l'arsenal.

Un dîner, offert à nos honorables hôtes et alliés, a eu lieu le soir en rade à bord du vaisseau amiral français le *Magenta*.

Des courses d'embarcations et autres jeux nautiques, organisés par la société des Bains de Mer, ont eu lieu devant et au large de la belle plage qui borde l'établissement vers la rade.

Les jeux publics sur la place de la Divette, qui avaient été empêchés la veille par le mauvais temps, ont attiré la foule et ont commencé à trois heures.

Le soir, il y a eu illumination de la ville, fête de nuit, musique militaire et concert au casino des Bains.

Le même journal assure que l'escadre russe est attendue à Cherbourg pour le 27 août. La flotte russe se trouverait alors sur la rade de Cherbourg en même temps que les divisions françaises qui iront y mouiller après la réception de l'escadre anglaise à Brest en attendant le jour fixé pour leur départ à destination de Spitzberg où auront lieu, dans le commencement de septembre, la réunion des forces navales anglo-françaises.

Un témoin oculaire rapporte au journal le *Sport* qu'il a vu à l'exposition publique de Cherbourg un petit navire mû par l'électricité. Il navigue dans un bassin circulaire et manœuvre avec une grande facilité et beaucoup de précision.

Que l'expérience confirme sur de grands navires les bons résultats qu'elle réalise sur ce joujou, et voilà tout trouvé le substitut de la vapeur, dont l'emploi laisse beaucoup à désirer pour la navigation de plaisance. (L'Union.)

On écrit de Cherbourg, le 18 août:

Les fêtes maritimes sont terminées; la ville a repris son aspect inaccoutumé; les milliers d'étrangers accourus de tous les points de la France par les trains de plaisir, organisés par la compagnie des chemins de fer de l'Ouest, ont fait leurs adieux à Cherbourg.

Nous n'osons pas affirmer que bien des visiteurs attirés par l'espérance d'assister à de grandes manœuvres navales, annoncées par les *gens bien informés*, ces gens qui régissent toute chose au gré de leur imagination, n'aient été fortement déçus, par l'absence complète et absolue du spectacle grandiose qu'ils s'étaient promis.

De manœuvres? point, d'évolutions point. Les escadres réunies n'ont pas un instant quitté leur mouillage. Arrivée le 14 dans la rade de Cherbourg, l'escadre anglaise vient de reprendre la direction de Jersey, d'où, après un court séjour, elle doit se diriger sur Brest. Chacun des magnifiques bâtiments qui la composent s'ébranle tout à tour avec majesté, et disparaît lentement par la passe de l'ouest, et longeant la dune, pendant que le *Magenta*, répond par une formidable salve d'artillerie, au canon tiré par l'*Edgar*, vaisseau amiral anglais, en signe de salut d'adieu.

Le *Royal-Sovereign* a particulièrement, pendant ces trois jours, attiré l'attention des visiteurs, qui n'ont cessé de rencontrer à bord de ce navire si curieux et si absolument dissimulé de tous les navires connus, l'accueil le plus bienveillant et le plus hospitalier.

Une plume compétente pourrait seule donner une description exacte de cette lourde machine flottante, aux formes trapues, sans voiles ni mâts, et qui n'a pas moins de huit millions pour servir sa sombre et triple carrière de fer. Quatre immenses tourelles mobiles, qu'on aperçoit à peine à distance, tant elles sont écrasées et pour ainsi dire confondues avec le pont du navire, donnent au *Royal-Sovereign*, à mesure qu'il s'approche, l'aspect le plus étrange et le plus mystérieux. C'est qu'en effet trois de ces

terribles tourelles renferment un canon de 300 et la quatrième contient deux de ces formidables engins. Qu'on juge de la puissance d'une pareille force, et de la révolution que de semblables découvertes amènent forcément dans l'art de la guerre.

On s'est préoccupé des discours qui devaient être échangés au banquet offert à l'hôtel de ville de Cherbourg, entre le ministre et le duc de Somerset, pour que nous ne reproduisions pas textuellement ces deux toasts, M. de Chasseloup-Laubat s'est exprimé ainsi:

Messieurs,

« Je vous propose de porter la santé de S. M. la reine Victoria.

« C'est pour moi un grand honneur et un bien vive satisfaction d'avoir à porter ce toast aujourd'hui. C'est le bon grand lord, car je viens ici, au nom de l'empereur, souhaiter la bienvenue aux représentants de la marine de la Grande-Bretagne, et je les remercie, avec la marine Française, de s'être unis à nous le jour même de la fête de notre auguste souverain.

« C'est aussi une bien vive satisfaction, et elle doit être partagée par tout ami sincère de son pays et de l'humanité, — c'est aussi une bien vive satisfaction de voir cette cordiale et fraternelle réunion dans ce port qui déjà avait vu réunis aussi la reine et l'empereur.

« Grâce à Dieu, messieurs, le temps des rivalités hostiles est passé; l'émulation salutaire, l'émulation pour tout ce qui peut servir dans le monde la cause de la civilisation et de la liberté.

« Ce sera, croyez-moi, une grande et belle page que celle où, racontant le règne de notre empereur et celui de votre souverain, l'histoire dira comment, entrant dans une ère toute nouvelle, nos pavillons ne se sont plus rencontrés que pour ouvrir ensemble de nouveaux et plus vastes horizons à l'activité humaine, et comment dans notre désintéressement, nous avons appelé tous les peuples à partager le prix de nos efforts. Ce sera une belle page aussi que celle qui montrera les vieux préjugés déracinés du cœur des deux nations, et leurs industries se tenant par la main en s'avancant sans cesse pour répandre le bien-être partout, puis venant élever leurs merveilleuses dans ces splendides tournois où tout à tour nous convions tous les travailleurs du monde.

« Oui, Messieurs, la liberté des mers, les luttes pacifiques du travail, les conquêtes bienfaisantes du commerce, voilà ce que veulent dire des deux nobles drapeaux au jourd'hui réunis devant vous. Que Dieu les protège, et pour vous, Messieurs, qu'ils vous gardent votre gracieuse souveraineté.

« S. M. la reine de la Grande-Bretagne »

Après ce toast, le duc de Somerset a répondu:

Messieurs,

« J'ai entendu avec grand plaisir le toast proposé par le ministre de la marine, ainsi que le discours qui l'accompagnait.

« Tous les Anglais éprouveront un grand sentiment de reconnaissance en apprenant qu'en cet heureux jour, au milieu de cet assemblée d'hôtes, le premier toast proposé par le ministre français a été adressé à la reine d'Angleterre.

« Nous l'acceptons comme une preuve de la cordiale amitié que le gouvernement de la France, et je l'espère aussi, la nation tout entière, éprouvent pour notre gracieuse souveraineté et pour notre pays.

« Je réjouis de la part du gouvernement britannique, et je suis sûr d'exprimer aussi le vœu de la grande majorité du peuple anglais, en disant que nous éprouvons les mêmes sentiments à l'égard du souverain de la France et du peuple français.

« Nous désirons que la bonne entente qui règne actuellement entre les deux pays soit de longue durée. Nous le désirons non-seu-

lement parce qu'une telle amitié entre les deux nations tend à augmenter le bien-être de l'Angleterre et de la France, mais aussi par ce qu'elle tend à assurer le bonheur et le progrès pacifique de l'Europe. Nous acceptons de grand cœur ces paroles du ministre que les jours de rivalités hostiles ont disparu pour faire place à une époque de généreuse émulation.

« Toutes les fois que les marines des deux nations ont agi ensemble, comme elles viennent de le faire, dernièrement en Chine et au Japon, elles n'ont été mues par aucun sentiment de rivalité d'agrandissement, mais elles ont tâché seulement de faire respecter la foi des traités, et d'obtenir pour tous les autres peuples les mêmes avantages qu'elles obtiennent pour leurs propres compatriotes; j'espère que nos deux pays marcheront toujours dans cette voie.

« Je propose la santé de l'empereur, l'empereur Français.

« En proposant ce toast, je désire parler non pas seulement au nom du gouvernement, mais au nom de moi-même, et d'un parti politique quelconque, mais au nom de tout Anglais éclairé.

« À la santé de l'empereur, de l'empereur, et du prince impérial!

« Vive l'empereur!

On lit dans l'*Union* de Paris du 20 août:

Nous aimons la paix autant qu'hommes du monde; mais sommes-nous de ceux qui s'imaginent qu'elle se consolide par les grandes démonstrations militaires ou maritimes, telles que celles dont la rade de Cherbourg vient d'être le théâtre?

Sans doute, quand deux rivaux se présentent armés de toutes pièces, mesurant la longueur de leurs épées et déployant, comme en un tournoi de courtoisie, leur force et leur adresse, le sentiment de leur puissance respective peut tempérer les irrépressibles fumées d'amour-propre ou d'orgueil que leur fait monter à l'esprit la conscience de leur valeur individuelle.

Mais faut-il bien se livrer sans réserve aux échanges de politesses, aux paroles de concorde, aux garanties d'alliance et d'union qui suivent et couronnent le spectacle de ces vastes développements de l'appareil de combats?

Certes, nous ne pouvons pas révoquer en doute la sincérité des sentiments exprimés dans le banquet dont nous empruntons le récit au *Moniteur*. Mais que de fois des déclarations de ce genre ont été exposées à se voir démenties!

Qu'on célèbre la paix en présence des fruits de la paix; qu'on milieu des trésors de l'industrie et du commerce, que devant l'étalage des produits de la nature et des travaux de l'activité humaine, on s'abandonne aux témoignages d'un accord qui pourra ajouter aux avantages et aux bienfaits du calme et de la sécurité. Mais quel compte pouvons-nous faire de la sincérité des sentiments exprimés dans le banquet dont nous empruntons le récit au *Moniteur*. Mais que de fois des déclarations de ce genre ont été exposées à se voir démenties!

Qu'on célèbre la paix en présence des fruits de la paix; qu'on milieu des trésors de l'industrie et du commerce, que devant l'étalage des produits de la nature et des travaux de l'activité humaine, on s'abandonne aux témoignages d'un accord qui pourra ajouter aux avantages et aux bienfaits du calme et de la sécurité. Mais quel compte pouvons-nous faire de la sincérité des sentiments exprimés dans le banquet dont nous empruntons le récit au *Moniteur*. Mais que de fois des déclarations de ce genre ont été exposées à se voir démenties!

Mais se féliciter de la paix par des salves de canons rayés, sur des navires cuirassés et entre les deux plus redoutables escadres qui sillonnent les flots, c'est un contraste qui ne laisse pas de causer quelque surprise et dont la hardiesse n'évite point quelque retour d'arrière-pensée.

N'oublions pas le génie des peuples et leurs anciennes rivalités; ne perdons pas de vue l'arsenal plus ouvert que jamais à leur main d'émulation. Reconnaissons les gages que nous donnons en leur nom les personnages chargés du maniement de leurs affaires. Mais de même que la France et l'Angleterre, pour faire parade de leur puissance, n'ont négligé aucun effort, aucune dépense, aucun sacrifice, de même nous nous gardons.

Le *Royal-Sovereign* et la *Gloire* sont deux emblèmes qui caractérisent assez bien la situation: ils se tiennent bord à bord, ils s'envoient des cris d'admiration réciproques.

mais ils sont l'un et l'autre sur le qui vive! et ils saluent la paix en restant sur le pied de guerre.

Tel est le sentiment qu'a éveillé chez nous la lecture des harangues de M. le marquis de Chasseloup-Laubat et M. le duc de Somerset. Ce n'est pas apparemment le but que se proposent les orateurs; mais c'est la impression qu'ils nous ont produite.

HENRY DE RIANCEY.

Tableau synoptique des flottes cuirassées de la France et de l'Angleterre en avril 1865.

FLOTTE FRANÇAISE.

Solferino, 1,000 chevaux. — Ce vaisseau aux ses extrémités qui ne sont blindées qu'à la flottaison.

Magenta, 1,000 chevaux. — Blindé comme le *Solferino*.

Magnanime, 1,000 chevaux. — Blindé entièrement.

Valeuruse, 1,000 chevaux. — Blindé entièrement.

Provence, 1,000 chevaux. — Blindé entièrement.

Surveillante, 1,000 chevaux. — Blindé entièrement.

Savoie, 1,000 chevaux. — Blindé entièrement.

Flandre, 1,000 chevaux. — Blindé entièrement.

Héroïne, 1,000 chevaux. — Blindé entièrement.

Invincible, 900 chevaux. — Blindé entièrement.

Gloire, 900 chevaux. — Blindé entièrement.

Normandie, 900 chevaux. — Blindé entièrement.

Couronne, 900 chevaux. — Blindé entièrement.

FLOTTE ANGLAISE.

Azincourt, 1,350 chevaux. — Blindé entièrement.

Warrior, 1,250 chevaux. — Extrémités blindées à la flottaison.

Black Prince, 1,250 chevaux. — Blindage partiel.

Achilles, 1,250 chevaux. — Blindé à l'exception de l'arrière et de l'avant.

Royal Oak, 800 chevaux. — Blindé entièrement.

Prince Consort, 1,000 chevaux. — Blindé entièrement.

Caledonia, 1,000 chevaux. — Blindé entièrement.

Ocean, 1,000 chevaux. — Blindé entièrement.

Hector, 800 chevaux. — Blindé.

Zetland, 800 chevaux. — Blindé à peu près entièrement.

Valiant, 800 chevaux. — Blindage partiel.

Resistance, 600 chevaux. — Blindage partiel.

Defence, 600 chevaux. — Blindage partiel.

La disposition des forces, remarque le *Moniteur*, était grande assurément; mais, en outre des avantages qu'il y avait à ne pas multiplier les postes de mouillage dans une rade comme celle de Cherbourg, notre infériorité numérique était évidemment du meilleur goût. Il suffisait, pour l'honneur du pavillon, qu'aux échantillons variés des bâtiments les plus modernes de la marine britannique, nous opposions un vaisseau tel que le majestueux *Magenta*, des navires tels que l'*Héroïne*, la *Flandre*, la *Reine Héctor* et l'*Edgar*, les uns, modèles de force et de construction sévère, les autres, types accomplis d'élégance navale.

La question de marche restait indécise; la courtoisie internationale n'exigeait pas, ce nous semble, que nous acceptions à la stricte rigueur certaines assertions sur la vitesse invraisemblable attribuée à quelques-unes des frégates anglaises. Il serait, du reste, au moins prématuré de tenter un parallèle impossible entre deux navires où l'on cherche incessamment le mieux, avec le sentiment que nous sommes, malheureusement, encore loin du terme des transformations causées par les

découvertes de plus en plus merveilleuses qui se succèdent de nos jours.

Les amiraux des deux nations, les officiers et les ingénieurs les plus expérimentés, s'accordent à constater que des prodiges sans précédents ont été accomplis coup sur coup. Et, jetant un regard respectueux sur la marine de leur jeunesse, ils n'essaient plus de prévoir ce que deviendra l'art de la guerre navale. Aussi faut-il bénir le ciel et louer la sagesse des gouvernements de France et d'Angleterre, en voyant dans le déploiement des forces réunies à Cherbourg la manifestation pacifique des plus nobles et des plus heureuses aspirations civilisatrices. (La France.)

ROME.

On écrit de Rome en date du 16 août à l'*Union* de Paris:

« Tandis que les mille voix de la presse anti-catholique se plaisent à entretenir le public de la prétendue immobilité de la cour de Rome, le gouvernement pontifical, au contraire, avec ce calme et cette placidité dont il ne se départit jamais, est à la veille de faire un de ces pas qui marquent dans la vie des nations et décident quelquefois de leur avenir.

« Déjà, il y a quelques jours, nous avons vu le saint Pontife tenter un nouvel effort pour restituer aux peuples italiens leurs pasteurs et leurs guides spirituels.

« Aujourd'hui, c'est encore du Pontife, mais c'est surtout le génie du Souverain qui dans sa sollicitude pour ces sujets, veut pourvoir au présent et assurer l'avenir.

En effet, tels que la politique de l'Europe les a laissés ébauchés, les États romains semblent ne pouvoir plus vivre que d'expéditions et au jour le jour.

« Six cent mille sujets à peine, une frontière ennemie les étreignant de trois côtés, un commerce presque nul, une agriculture qui manque de bras, des charges énormes, un budget très-faible, voilà aujourd'hui les fleurons ou plutôt les épines de la couronne pontificale.

« Mais le grand cœur de Pie IX ne se laisse pas troubler par des obstacles humains si grands et si nombreux qu'ils paraissent être.

« La terre semble manquer sous ses pas, le renchérissement des denrées, la disette, la misère, l'émeute semblent se presser aux portes de Rome. Mais le Saint-Pontife a jeté un regard sur l'horizon. Il a vu une partie de ses États baignés par les flots de la Méditerranée, et il a senti se réveiller dans son âme une pensée longtemps caressée, celle de doter Rome d'un grand port et d'ouvrir à ses sujets les larges voies du commerce maritime, du commerce mondial, comme disent les Italiens.

« Jamais l'heure ne fut plus propice: toutes les villes méditerranéennes s'agitent sous le pressentiment de destinées nouvelles, grandioses, indéfinissables, car le canal de Suez doit rendre à la Méditerranée son antique prépondérance, et en faire de nouveau le grand réceptacle du commerce de l'univers.

« Déjà, pour répondre tant aux besoins issus de la conquête d'Alger que pour pourvoir à l'avenir, Marseille a quintuplé ses ports et n'en restera pas là; déjà Gênes, Brindes demande à ses nouveaux mœurs l'or qui doit lui rendre son antique renommée; déjà Alexandrie d'Égypte creuse de nouveaux bassins alors que les Anglais vont canaliser l'Oronte jusqu'à Antioche, plus loin même, afin de se mettre en contact immédiatement

avec les immenses caravanes qui sillonnent la splendide vallée de l'Euphrate.

« Or, il est un point de la côte italique qui se trouve juste à égale distance des colonnes d'Hercule et du canal de Suez; ce point, que le compas indique, l'histoire en a pendant des siècles, démontré l'importance, et la renommée d'Ostie royale, républicaine impériale, les splendours du port de Claude et de Trajan, l'incroyable amoncellement d'hommes et de richesses que cette terre a porté, tout indique, tout confirme que l'embranchement du Tibre, que ce point qualifié du nom si caractéristique de « port de Rome », est le nœud vital du tout le réseau méditerranéen et doit, par la seule force des choses, devenir ce qu'il fut si longtemps l'entrepôt général et le régulateur du commerce de l'Afrique avec l'Europe, de l'Orient avec l'Occident.

« Rendre à Rome son ancien port, ressusciter cette Rome maritime qui fut la plus magnifique expression du commerce de l'antiquité, c'est ouvrir à la Rome moderne une source de grandeur et de prospérité nouvelles, c'est appeler, c'est faciliter, c'est hâter le repeuplement de cette terre que sa trop grande fécondité seule rend malsaine et sur bien des points inféconde, de cette terre qui ne demande que le travail de l'homme pour transformer en bienfaits et en richesses les sources actuelles de la redoutable malaria.

« Ressusciter le port de Rome, c'est, dans un avenir assez prompt, doter la campagne romaine de deux millions d'agriculteurs, c'est faire refluer en même temps les autres ports de la côte: Civitavecchia, Porto d'Anzio, Terracine; car le commerce, loin de se circonscire, tend toujours à s'étendre. Ressusciter le port de Rome, c'est enrichir les Romains, c'est permettre un prochain équilibre du budget pontifical, c'est faire vivre les États romains d'une vie propre, autonome, nationale, c'est constituer sérieusement, en face des annexionnistes, une nation romaine, et assurer à jamais la dignité et l'indépendance du trône pontifical.

« Voilà ce que rêve le souverain, voilà l'avenir que veut pour ses États, pour sa Rome, le roi des Romains! Mais le Pontife a vu plus loin encore. Au-dessus de la juste ambition du monarque qui veut communiquer librement avec toutes les nations, et qui le pousse à souhaiter que des navires promènent le pavillon romain sur toutes les mers, le Pontife a semblé voir dans le commerce un lien des plus puissants pour consolider le faisceau catholique, et un énergique auxiliaire pour les missions de l'Eglise et pour ses apôtres.

« Chef d'une religion qui est venue sanctifier sur la terre le travail, s'il a toujours accordé son appui aux œuvres du travail, peut-être lui tardait-il de manifester plus énergiquement ses sympathies par quelque grand acte, éclatant, décisif. Ressusciter le port de Rome, autoriser une nombreuse flotte à porter le pavillon pontifical et à transporter par tout l'univers les mille produits de l'industrie humaine, convier tous les peuples, toutes les nations à venir faire librement le commerce dans ses États, ce ne serait pas seulement reconstituer, en quelque sorte, une nation romaine, ce vœu si énergiquement exprimé par les catholiques de tous les pays; ce serait encore verser les bénédictions d'en haut sur les œuvres de l'énergie et du travail de l'homme, ce serait prouver une fois de plus que l'Eglise, qui compatit à toutes les douleurs, sait aussi comprendre toutes les

Feuilleton du « Canadien »

Du 6 Septembre 1865.

BONHEUR D'UN MILLIONNAIRE

(Suite.)

Enfin le *Bull* jeta l'ancre devant le lazaret de Livourne. Shoffield ne resta dans cette ville que le temps nécessaire pour prendre sa place sur le paquebot de Naples, le *Pharmonid*. Il s'apprêtait à quitter un navire sur lequel il n'avait recueilli que le mérite de l'exécution, à cause de ses indiscrétions de sommeil. Sa réputation était encore vierge à bord du *Pharmonid*: il résolut de ne dormir que la bouche bariolée d'un tour de l'œil, afin de fermer toute issue aux insolentes des rêves. Une nouvelle escale commença donc pour lui; il entra dans un monde inconnu. John, le garçon d'Hampstead, le policeman de *Tottenham-Kod* était dans une autre place; il voyait lui l'horizon du bonheur.

Shoffield avait toute la candeur d'un couteleur de Birmingham. Il était fort versé dans la trempe de l'acier, mais fort ignorant de toutes les autres choses de ce monde. En mettant le pied sur le paquebot, il se crut entouré d'Italiens, et son seul embarras du moment était de ne pas pouvoir s'exprimer dans la langue du pays. Arrivé, se dit-il, cela n'est égal, je ne suis pas très-censeur de mon natif, j'appréhenderai l'Italien pour les nécessités de la vie; j'oublierai l'Anglais avec les Napolitains. Shoffield se persuadait ensuite d'un raisonnement mental, qu'il ne devait pas y avoir d'Anglais à Naples, puisqu'il n'y avait pas de Napolitains à Birmingham.

Cent soixante passagers de tout âge et de tout sexe garnissaient le pont du paquebot. Ils étaient tous silencieux; les femmes surtout étaient silencieuses des pieds à la tête; c'était un spectacle impressionnant. Comme tous ces gens-là ont l'air fatigué! remarqua tout bas le couteleur Shoffield.

Ils étaient tous Anglais.

bord. Elle se composait de seize personnes et de deux berlines. Le père, à force de vendre des chaises en concurrence avec Everington, à *Lugate-Street*, avait acquis une de ces fortunes qui ruinent à jamais le bonheur d'un sot. On lui avait conseillé un voyage en Italie, et il voyageait depuis deux ans et demi, en famille, pour échapper à ce dôme d'auvent anglais qui se détache du croix de Saint-Paul et tombe daplomb sur *Lugate-Street* et sur toute la Cité. M. Turpinke portait un habit noir de la plus belle étoffe, un pantalon étroit même nuance, des bas de soie à jour, des escarpins au vernis, et une immense gilet écarlate à fleurs d'or brochant sur le tout; sa mise respirait le million d'une lieue. Il portait en outre, au col de sa femme, cinquante mille francs, passés à l'état de diamants, sous les mailles d'Hamel, ce roi des joailliers, qui pourrait acheter le Danemark et un fantôme.

